



Visages de Corée

QUAND CHRIS MARKER EXPLORAIT AVEC DÉLICATESSE LE PAYS DU MATIN CALME. RÉÉDITION DU FAC-SIMILÉ DE CORÉENNES, « CINÉ-ESSAI » PUBLIÉ AU SEUIL EN 1959.

En 1958, une délégation française de journalistes, cinéastes et intellectuels atterrissait à Pyongyang, après une brève escale à Moscou. Parmi eux, marqués par leur passé de résistants, engagés ou proches du Parti communiste français, Armand Gatti, Jean-Claude Bonnardot, Francis Lemarque, Claude Lanzmann et Chris Marker. Cinq ans après une guerre vaine et meurtrière (3 millions de morts, peut-être 4) incapable de faire bouger les lignes et les rapports de force, cette ouverture des frontières aux Occidentaux était une première : la République populaire de Corée, en pleine reconstruction, « pouss(ait) comme une plante au cinéma » et voulait le faire savoir. Opération de communication, action de propagande : la visite officielle est un genre en soi, avec ses codes, ses leitmotivs et ses passages obligés. Ici aussi, usines et travailleurs heureux (si heureux qu'ils dansent !). Chantiers aux bâtisseurs infatigables. Peuple uni derrière le Parti, soudé par l'espoir de jours meilleurs et la haine de l'impérialisme américain. Sans oublier une

culture millénaire attestant la grandeur du pays. Qu'y a-t-il derrière la grande scène fictionnelle de l'idéologie ?

Après la Chine (*Un dimanche à Pékin*, 1956) et les confins de l'URSS (*Lettre de Sibérie*, 1958), c'est donc en Corée du Nord que Chris Marker venait tenter de répondre à cette question. Tout comme il venait chercher, dans ce pays en transition, une nouvelle expérience politique, peut-être cette troisième voie – ni impérialisme ni stalinisme – que, comme beaucoup d'autres, il appelait de ses vœux. De ce voyage, il ne rapporterait pas un nouveau documentaire, mais des images fixes et une méditation sensible sur son expérience au pays de la douceur. Bien plus tard, Marker préciserait combien avait été inédite la liberté qu'il avait eue alors, avec son compère Gatti, à arpenter les rues, les quartiers, les campagnes, pour y croiser leurs habitants, « ces planètes calmes, aux orbites précises ». Qu'y a-t-il derrière les fictions politiques ? D'autres fictions, d'autres images, éminemment subjectives. Cet essai photographique raconte une autre Corée – que Marker se refuse d'ap-

peler « du Nord » – à la fois celle d'hier et d'aujourd'hui, où se superposent et se mélangent des grues et du béton, des tigres et des légendes. Avec son art subtil du montage, Marker tisse patiemment ses clichés, jouant de correspondances et d'échos, de coïncidences seulement apparentes. Car il y a plusieurs façons de raconter le monde, comme il y a plusieurs façons de voyager : ici « accepter en désordre les rimes, les ondes, les chocs, tous les bumpers de la mémoire, ses météores et ses dragues ». Un pli au coin des lèvres souriantes d'une statue grecque répond à celui d'une jeune mère coréenne. Deux dragons de pierre posent en miroir face à un homme et une femme. Les montagnes ont des visages. Les encres traditionnelles s'animent et deviennent chair et sang. Comme l'écrivit Marker, « Si la peinture est superposable à la photo, la légende peut l'être à l'histoire. »

Tout cela donne un livre étrange, qui échappe à toute dimension critique comme à toute tentation hagiographique. De quoi le rejeter des deux côtés du 38^e parallèle : au nord, inacceptable d'évoquer la Corée sans mentionner une seule fois le nom de Kim Il-Sung, le « Grand Leader » ; au sud, le simple fait qu'il ait été réalisé avec l'accord du régime faisait du livre un outil de propagande et de Marker un « chien marxiste ». Aujourd'hui encore, le portrait de cette Corée éternelle, confiante et vertueuse, laisse un drôle de goût sur la langue. Mais Marker est un faux naïf, balayant lui-même les objections qu'on pourrait lui opposer, dissipant les malentendus dans cette très belle « lettre au chat G » qui clôt le voyage. Y affirmant l'écart, le pas de côté. Pas question en effet d'aborder « les Grands Problèmes », ni de « jouer l'Homme contre l'Histoire » : « Au fond de ce voyage, il y a l'amitié humaine. Le reste est silence. » Au milieu des ruines et des stigmates encore visibles de la guerre, Marker fixe donc sur pellicule le moment des possibles – celui où « les portes de l'avenir s'entr'ouvriraient, lentement, en grinçant, mais (où) elles bougeaient » –, l'élan collectif, l'espoir d'un autre monde, « qu'il serait très bête de réduire à son imagerie ». Femmes, hommes, enfants debout, avançant avec grâce sur la ligne encore droite de l'Histoire, avant que la partie ne soit irrémédiablement (?) perdue.

Valérie Nigdélian

Coréennes, de Chris Marker
L'Arachnéen, 152 pages, 35 €

Babillardes pour les potes

RÉFORMATEUR, EXPLORATEUR-PÉDAGOGUE ET HOMME DE LETTRES, FERNAND DELIGNY EST OFFERT ICI DANS SON INTIMITÉ ÉPISTOLIÈRE. UN RÉGAL.

Vient de paraître la *Correspondance* de Fernand Deligny (1913-1996), cet éducateur hors norme dont L'Arachnée a déjà publié un monumental volume d'œuvres réunies (2007). Pivot de la réforme de l'éducation spécialisée, contact de Gilles Deleuze qui s'intéressait à son travail, il contribua à la réforme de la prise en charge des enfants autistes, en particulier. Toujours *cum grano sali*. En 1945, il faisait ce point au mitan de sa carrière dans *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver* : « Quand tu auras passé trente ans de ta vie à mettre au point de subtiles méthodes psycho-pédagogiques, médico-pédagogiques, psychanal-pédotechniques, à la veille de la retraite, tu prendras une bonne charge de dynamite et tu iras discrètement faire sauter quelques pâtés de maisons dans un quartier de taudis. Et en une seconde, tu auras fait

plus de travail qu'en trente ans. » Il balancera un peu plus tard ses *Balivernes pour un pote* chez Seghers (1978) dans le volume inaugural de la collection « Textes fous ». Deligny avait le goût du défrichage des voies nouvelles, un appétit flagrant pour les idées et un but, la nécessaire évolution du traitement des enfants différents. Il exprimait ses préoccupations avec un humour plein de légèreté, teinté d'une mélancolie qui perce parfois dans les lettres réunies par Sandra Alvarez de Toledo. Une énergie dominait tout chez lui, alliée à un beau sens de la vie : « tout léger, tout gai / voilà bien comment il faut s'efforcer de vivre. / Et, pour ce faire les Christophe et autres enfants surnommés psychotiques sont nos maîtres. » (Lettre à Claude et Chantal B., 7 mai 1974).

Si sa plume ressemble parfois presque à celle de Gaston Chaissac, fausse naïveté en moins, Deligny régalait ses amis de com-

mentaires sur ses réseaux et projets, offre des notations plus ou moins amusées sur ses travaux en cours et lance quelques balles issues de ses réflexions. L'époque est mouvante, les idées sont profuses, les changements et ruptures nombreux. Une lettre mémorable à Louis Althusser datée du 26 avril 1977 rédigée à la suite d'une visite de ce dernier donne le ton : « Comme vous aviez dit : - "à bientôt", j'avais gardé ma belle chemise. Samedi dernier, il m'a fallu en changer sous la pression de mes proches et puis parce qu'il se met à faire chaud.

« Il se met à faire chaud alors qu'il faudrait que je me livre à un exercice qui ressemble fort à un numéro d'équilibriste qui tiendrait dans le creux de ma main ouverte – donc il ne "tiendrait" pas – la pointe d'une pyramide ouverte où on jetterait n'importe quoi. « Je reçois des lettres de faire-part d'existence toute neuve de "tentatives" qui se pointent ici et là comme champignons à la saison. Ils me disent qu'ils ont des poules, des lapins, des enfants ; ils ne me disent pas les zidées qu'ils ont.

« Une tentative est un phénomène politique : tous ces gens qui se tirent, s'implantent dans des conditions précaires, pas immigrés, bien sûr, exilés plutôt.

« Pas question de créer un mouvement, d'établir une charge, de fédérer, ou je ne sais quoi. Certains sont anti-tout et mélangent tout (Gentis, Guattari, Mannoni, Basaglia, Laing-Cooper, Deligny) ; le besoin qu'ils ont de se raccrocher à ... est flagrant. »

Et il ajoute après avoir signé sa missive : « P. S. vous n'avez pas emporté ce cendrier au creux duquel on pourrait mettre l'essentiel de ce que K. Marx a proposé. »

Parmi ses autres correspondants : Marcel Gauchet, Guattari, Chris Marker, Truffaut, Françoise Dolto et on en passe. Deligny a depuis 2007 prit sa place dans l'histoire intellectuelle du siècle dernier, en voici une nouvelle démonstration.

Éric Dussert

H. S. de François Salvaing

Arcane 17, 402 pages, 23 €

Ce sont les années 70 finissantes, le choc pétrolier a eu lieu, Giscard en a fini de manger chez l'habitant sous le regard complice des caméras. À Longwy, à Villefruct, les aciéries prennent le virage de la modernité. Financière, s'entend. Celle qui met les hommes à la rue et les héritiers au sommet des plus grandes fortunes. C'est la guerre, avec d'un côté les syndicats, la « Cégété » d'abord, le « Parti » et de l'autre les Seillière (« Ernest-Antoine Seillière (...) un type donc sans aucune expérience du fer, de l'acier ou de quelque métal que ce soit, si l'on exceptait les cuillères en or et en argent qu'il avait eues en bouche à la naissance »), les Labbé, les De Wendel, ces hommes soutenus par les cabinets ministériels, ces vieilles familles de l'industrie lourde, ces fils programmés pour mettre à la rue des milliers d'ouvriers et s'en frotter les mains comme des maquignons après une bonne affaire. Une guerre à laquelle participent « les camarades » Ingargolia, Severino, Brunery, Ravera, Keller et d'autres. Une guerre qu'a couverte le journaliste François Salvaing, mais ça ne s'appelait pas une guerre, évidemment. H. S. est le roman, non de ce conflit en Lorraine, mais de sa mémoire. Trente ans plus tard, le romancier Salvaing a retrouvé ceux qu'il n'osait plus appeler « camarades ». Dans une brasserie parisienne, dans une brasserie ruthénoise ou en Lorraine, il le rencontre, les fait parler, nous en donne un portrait rapide et pudique où toutefois se lisent les blessures du temps. L'enquête convoque l'Histoire et on la lit à hauteur des hommes et des femmes qui n'y ont pas laissé leur nom. Les perdants n'étant jamais ceux qui l'écrivent, l'Histoire. À cette enquête, François Salvaing a marié la fiction d'une famille, les Jeannelle, d'un amour homosexuel entre Daniel Brambilla et Olivier Jeannelle. Olivier dont on saisit combien lui est vital de fuir le déterminisme de sa naissance. L'écriture est vive, tendue, d'une vélocité qui joue avec la langue comme souvent chez Salvaing. Mais on se demande alors si la fiction et la vitesse ne sont pas un moyen d'échapper aux larmes.

T. G.

Correspondance des Cévènes, 1968-1996 de Fernand Deligny
Édition présentée par Sandra Alvarez de Toledo, L'Arachnée, 1319 pages, 45 €